LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'AMANT

LES ÉDITIONS DE MINUIT
© 1984 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2 7073 0695 9

Pour Bruno Nuytten

Un jour, j'étais igée déjà, dans le hal d'un lieu public, un homme est venu vers moi. Il s'est fait connaitre et il m'a dit « Je vous connais depuis toujours. Tout le monde dit que vous étiez belle lorsque vous étiez jeune, je suis venu pour vous dire

que pour moi je vous trouve plus belle main tenant que lorsque vous étiez jeune, j'aimais moins votre visage de jeune femme que celui que vous avez maintenant, dévasté. »

Je pense souvent à cette image que je suis seule à voir encore et dont je n'ai jamais parlé. Elle est toujours là dans le même silence, émerveillante. C'est entre toutes celle qui me plah de moi-même, celle où je me reconnais, où je m'enchante.

Très vite dans ma vie il a été trop tard. A dix huit ans il était déjà trop tard. Entre dix-huit ans et vingt-cinq ans mon visage est parti dans une

direction imprévue. A dix-huit ans j'ai vieilli. Je ne sais pas si c'est tout le monde, je n'ai jamais demandé. Il me semble qu'on m'a parlé de cette poussée du temps qui vous frappe quelquefois alors qu'on traverse les âges les plus jeunes, les plus célébrés de la vie. Ce vieillissement a été brutal. Je l'ai vu gagner mes traits un à un, changer le rapport qu'il y avait entre eux, faire les yeux plus grands, le regard plus triste, la bouche plus définitive, mar quer le front de cassures profondes. Au contraire d'en être effrayée j'ai vu s'opérer ce vieillissement de mon visage avec l'intérêt que j'aurais pris par exemple au déroulement d'une lecture. Je savais aussi que je ne me

trompais pas, qu'un jour il se ralentirait et qu'il prendrait son cours normal. Les gens qui m'avaient connue à dix-sept ans lors de mon voyage en France ont été impressionnés quand
ils m'ont revue, deux ans après, à dix-neuf ans. Ce visage-là, nouveau, je l'ai gardé. Il a été mon visage. Il a vieilli encore bien sûr, mais relativement moins qu'il n'aurait dû. J'ai un visage lacéré de rides sèches et profondes, à la peau cassée. Il ne s'est pas affaissé comme certains visages à traits fins, il a gardé les mêmes contours mais sa matière est détruite. J'ai un visage détruit.

10

Que je vous dise encore, j'ai quinze ans et demi. C'est le passage d'un bac sur le Mékong. L'image dure pendant toute la traversée du fleuve.

J'ai quinze ans et demi, il n'y a pas de saisons dans ce pays-là, nous sommes dans une saison unique, chaude, monotone, nous sommes dans la longue zone chaude de la terre, pas de printemps, pas de renouveau.

Je suis dans une pension d'Etat à Saigon. Je dors et je mange là, dans cette pension, mais je vais en classe au-dehors, au lycée français. Ma mère, institutrice, veut le secondaire pour

sa petite fille. Pour toi c'est le secondaire qu'il faudra. Ce qui était suffisant pour elle ne l'est plus pour la petite

Le secondaire et puis une bonne agrégation de mathématiques J'ai toujours entendu cette rengaine depuis mes premières années d'école. Je n'ai jamais imaginé que je pourrais échapper à l'agrégation de mathématiques, j'étais heureuse de la faire espérer. J'ai toujours vu ma mère faire chaque jour l'avenir de ses enfants et le sien. Un jour, elle n'a plus été à même d'en faire de grandioses pour ses fils, alors elle en a fait d'autres, des avenirs de bouts de ficelle, mais de la sorte, eux aussi, ils remplis

saient leur fonction, ils bouchaient le temps devant soi. Je me souviens des cours de comptabilité pour mon petit frère. De l'école Universelle, tous les ans, à tous les niveaux. Il faut rattraper, disait ma mère Ça durait trois jours, jamais quatre, jamais. Jamais. On jetait l'école Universelle quand on changeait de poste. On recommençait dans le nouveau. Ma mère a tenu dix ans. Rien n'y a fait. Le petit frère est devenu un petit comptable à Saigon. L'école Violet n'existant pas à la colonie, nous lui devons le départ de mon frère aîné pour la France. Pendant quelques années il est resté en France pour

faire l'école Violet. Il ne l'a pas faite. Ma mère ne devait pas être dupe. Mais elle n'avait pas le choix, il fallait séparer ce fils des deux autres enfants. Pendant quelques années il n'a plus fait partie de la famille. C'est en son absence que la mère a acheté la concession. Terrible aventure, mais pour nous les enfants qui restaient, moins terrible que n'aurait été la présence de l'assassin des enfants de la nuit, de la nuit du chasseur.

On m'a souvent dit que c'était le soleil trop fort pendant toute l'enfance. Mais je ne l'ai pas cru. On m'a dit aussi que c'était la réflexion dans laquelle la misère plongeait les enfants. Mais non,

ce n'est pas ça. Les enfants-vieillards de la faim endémique, oui, mais nous, non, nous n'avions pas faim, nous étions des enfants blancs, nous avions honte, nous vendions nos meubles, mais nous n'avions pas faim, nous avions un boy et nous mangions, parfois, il est vrai, des saloperies, des échassiers, des petits caïmans, mais ces saloperies étaient cuites par un boy et servies par lui et parfois aussi nous les refusions, nous nous permettions ce luxe de ne pas vouloir manger. Non, il est arrivé quelque chose lorsque j'ai eu dix-huit ans qui a fait que ce visage a eu lieu. Ça devait se passer la nuit. J'avais peur de moi, favais peur de Dieu. Quand

c'était le jour, j'avais moins peur et moins grave apparaissait la mort. Mais elle ne me quittait pas. Je voulais tuer, mon frère ainé, je voulais le tuer, arriver à avoir raison de lui une fois, une seule fois et le voir mourir. C'était pour enlever de devant ma mère l'objet de son amour, ce fils, la punir de l'aimer si fort, si mal, et surtout pour sauver mon petit frère, je le croyais aussi, mon petit frère, mon enfant, de la vie vivante de ce frère atné posée au-dessus de la sienne, de ce voile noir sur le jour, de cette loi représentée par lui, édictée par lui, un être humain, et qui était une loi animale, et qui à chaque instant de chaque jour de

1.3

la vie de ce petit frère faisait la peur dans cette vie, peur qui une fois a atteint son cœur et l'a fait mourir.

J'ai beaucoup écrit de ces gens de ma famille, mais tandis que je le faisais ils vivaient encore, la mère et les frères, et j'ai écrit autour d'eux, autour de ces choses sans aller jusqu'à elles.

L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait personne. L'histoire d'une toute petite partie de ma jeunesse je l'ai plus ou moins écrite déjà, enfin je veux dire, de quoi l 'apercevoir, je parle de celle-ci justement, de celle de la traversée du fleuve. Ce que je fais ici est

différent, et pareil. Avant, j 'ai parlé des périodes claires, de celles qui étaient éclairées. Ici je parle des périodes cachées de cette même jeunesse, de certains enfouissements que j'aurais opérés sur certains faits, sur certains sentiments, sur certains événements. J'ai commencé à écrire dans un milieu qui me portait très fort à la pudeur. Ecrire pour eux était encore moral. Ecrire, maintenant, il semblerait que ce ne soit plus

rien bien souvent. Quelquefois je sais cela que du moment que ce n'est pas, toutes choses confondues, aller à la vanité et au vent, écrire ce n'est rien. Que du moment que ce n'est pas, chaque fois, toutes choses confondues en une seule par essence inqualifiable, écrire ce n'est rien que publicité. Mais le plus souvent je n'ai pas d 'avis, je vois que tous les champs sont ouverts, qu'il n'y aurait plus de murs, que l'écrit ne saurait plus où se mettre pour se cacher, se faire, se lire, que son inconvenance fondamentale ne serait plus respectée, mais je n'y pense pas plus avant.

Maintenant je vois que très jeune, à dix-huit ans, à quinze ans, j'ai eu ce visage prémonitoire de celui que j'ai attrapé ensuite avec l'alcool dans l'âge moyen de ma vie. L'alcool a rempli la fonction que Dieu n'a pas eue, il a eu aussi celle de me tuer, de tuer. Ce visage de l'alcool m'est venu avant l'alcool. L'alcool est venu le confirmer . J'avais en moi la place de ça, je l'ai su comme les autres, mais,

curieusement, avant l'heure. De même que j'avais en moi la place du désir. J'avais à quinze ans le visage de la jouissance et je ne connaissais pas la jouissance. Ce visage se voyait très fort. Même ma mère devait le voir. Mes frères le voyaient. Tout

a commencé de cette façon pour moi, par ce visage voyant, exténué, ces yeux cernés en avance sur le temps, l'experiment.

Quinze ans et demi. C'est la traversée du fleuve. Quand je rentre à Saigon, je suis en voyage, surtout quand je prends le car. Et ce matin-là j'ai pris le car à Sadec où ma mère dirige l'école des filles. C'est la fin des vacances scolaires, je ne sais plus lesquelles. Je suis allée les passer dans la petite maison de fonction de ma mère. Et ce jour-là je reviens à Saigon, au pensionnat. Le car pour indigènes est parti de la place du marché de Sadec. Comme d'habi tude ma mère m'a accompagnée et elle m'a confiée au chauffeur, toujours elle me confie aux chauffeurs des cars de Saigon, pour le cas d'un accident, d'un incendie, d'un viol, d'une attaque de pirates, d'une panne mortelle du bac. Comme d'habitude le chauf feur m'a mise près de lui à l'avant, à la place réser
vée aux voyageurs blancs.

C'est au cours de ce voyage que l'image se serait détachée, qu'elle aurait été enlevée à la somme. Elle aurait pu exister, une photographie aurait pu être prise, comme une autre, ailleurs, dans d'autres circonstances. Mais elle ne l'a pas été. L'objet était

trop mince pour la provoquer. Qui aurait pu penser à ça ? Elle n'aurait pu être prise que si on avait pu préjuger de l'importance de cet événement dans ma vie, cette traversée du fleuve. Or, tandis que celle ci s'opérait, on ignorait encore jusqu'à son exis tence. Dieu seul la connaissait. C'est pourquoi, cette image, et il ne pouvait pas en être autrement, elle n'existe pas. Elle a été omise. Elle a été oubliée. Elle n'a pas été détachée, enlevée à la somme. C'est à ce manque d'avoir été faite qu'elle doit sa vertu, celle de représenter un absolu, d'en être justement l'auteur.

C'est donc pendant la traversée d'un bras du Mékong sur le bac qui est entre Vinhlong et Sadec dans la grande plaine de boue et de riz du sud de la Cochinchine, celle des Oiseaux.

Je descends du car. Je vais au bastingage. Je regarde le fleuve. Ma mère me dit

quelquefois que jamais, de ma vie entière, je ne reverrai des fleuves aussi beaux que ceux-là, aussi grands, aussi sau
vages, le Mékong et ses bras qui descendent vers les océans, ces territoires d'eau qui vont aller dispa raître dans les cavités des océans. Dans la platitude à perte de vue, ces fleuves, ils vont vite, ils versent comme si la terre penchait.

17

Je descends toujours du car quand on arrive sur le bac, la nuit aussi, parce que toujours j 'ai peur, j'ai peur que les câbles cèdent, que nous soyons emportés vers la mer. Dans le courant terrible je regarde le dernier moment de ma vie. Le courant est si fort, il emporterait tout, aussi bien des pierres, une cathédrale, une ville. Il y a une tem
pête qui souffle à l'intérieur des eaux du fleuve. Du vent qui se débat.

Je porte une robe de soie naturelle, elle est usée, presque transparente. Avant, elle a été une robe de ma mère, un jour elle ne l'a plus mise parce qu'elle la trouvait trop claire, elle me l'a donnée. Cette robe est sans manches, très décol
letée. Elle est de ce bistre que prend la soie natu relle à l'usage. C'est une robe dont je

me souviens. Je trouve qu'elle me va bien. J'ai mis une cein ture de cuir à la taille, peut-être une ceinture de mes frères. Je ne me souviens pas des chaus sures que je portais ces années-là mais seulement de certaines robes. La plupart du temps je suis pieds nus en sandales de toile. Je parle du temps qui a précédé le collège de Saigon. A partir de là bien sûr j'ai toujours mis des chaussures. Ce jour là je dois porter cette fameuse paire de talons hauts

en lamé or. Je ne vois rien d'autre que je pourrais porter ce jour-là, alors je les porte. Soldes soldés que ma mère m'a achetés. Je porte ces lamés or pour aller au lycée. Je vais au lycée en chaussures du soir ornées de petits motifs en strass. C'est ma volonté. Je ne me supporte qu'avec cette paire de chaussures-là et encore maintenant je me veux comme ça, ces talons hauts sont les premiers de ma vie, ils sont beaux, ils ont éclipsé toutes les chaussures qui les ont précédés, celles pour courir et jouer, plates, de toile blanche.

Ce ne sont pas les chaussures qui font ce qu'il y a d'insolite, d'inouï, ce jour-là, dans la tenue de la petite. Ce qu'il y a ce jour-là c'est que la petite porte sur la tête un

chapeau d'homme aux bords plats, un feutre souple couleur bois de rose au large ruban noir.

L'ambiguïté déterminante de l'image, elle est dans ce chapeau.

Comment il était arrivé jusqu'à moi, je l'ai oublié. Je ne vois pas qui me l'aurait donné. Je crois que c'est ma mère qui me l'a acheté et sur ma demande. Seule certitude, c'était un solde soldé. Comment expliquer cet achat? Aucune femme, aucune jeune fille ne porte de feutre

d'homme dans cette colonie à cette époque-là. Aucune femme indigène non plus. Voilà ce qui a dû arriver, c'est que j'ai essayé ce feutre, pour rire, comme ça, que je me suis regardée dans le miroir du marchand et que j'ai vu sous le chapeau d'homme, la minceur ingrate de la forme, ce défaut de l'enfance, est devenue autre chose. Elle a cessé d'être une donnée brutale, fatale, de la nature. Elle est devenue, tout à l'opposé, un choix contrariant de celle-ci, un choix de l'esprit. Soudain, voilà qu'on l'a voulue. Soudain je me vois comme une autre, comme une autre serait vue, au-dehors, mise à la disposition de tous, mise à la disposition de tous les regards, mise dans la circulation des villes, des routes, du désir. Je prends le

chapeau, je ne m'en sépare plus, j'ai ça, ce chapeau qui me fait tout entière à lui seul, je ne le quitte plus. Pour les chaussures, ça a dû être un peu pareil, mais après le chapeau. Ils contredisent le chapeau, comme le chapeau contredit le corps chétif, donc ils sont bons pour moi. Je ne les quitte plus non plus, je vais partout avec ces chaussures, ce chapeau, dehors, par tous les temps, dans toutes les occasions, je vais dans la ville.

J'ai retrouvé une photographie de mon fils

à vingt 20

ans. Il est en Californie avec ses amies Erika et Elisabeth Lennard. Il est maigre, tellement, on dirait un Ougandais blanc lui aussi. Je lui ai trouvé un sourire arrogant, un peu l'air de se moquer. Il se veut donner une image déjetée de jeune vaga
bond. Il se plait ainsi, pauvre, avec cette mine de pauvre, cette dégaine de jeune maigre. C 'est cette photographie qui est au plus près de celle qui n'a pas été faite de la jeune fille du bac.

Celle qui a acheté le chapeau rose à bords plats et au large ruban noir c'est elle, cette femme d'une certaine photographie, c'est

ma mère. Je la reconnais mieux là que sur des photos plus récentes. C'est la cour d'une maison sur le Petit Lac de Hanoi. Nous sommes ensemble, elle et nous, ses enfants. J'ai quatre ans. Ma mère est au centre de l'image. Je reconnais bien comme elle se tient mal, comme elle ne sourit pas, comme elle attend que la photo soit finie. A ses traits tirés, à un certain désordre de sa tenue, à la somnolence de son regard, je sais qu'il fait chaud, qu'elle est exténuée, qu'elle s'ennuie. Mais c'est à la façon dont nous sommes habillés, nous, ses enfants, comme des malheureux, que je retrouve un certain état dans lequel ma mère tombait parfois et dont déjà, à l'âge que nous

avons sur la photo, nous connaissions les signes, avant-coureurs, cette façon, justement, qu'elle avait, tout à coup, de ne plus pouvoir nous laver, de ne plus nous habiller, et parfois même de ne plus nous nourrir. Ce grand découragement à vivre, ma mère le traversait chaque jour. Parfois il durait, parfois il disparaissait avec la nuit. J'ai eu cette chance d'avoir une mère désespérée d'un désespoir si pur que même le bonheur de la vie, si vif soit-il, quelquefois, n'arrivait pas à l'en distraire tout à fait. Ce que j'ignorerai toujours c'est le genre de faits concrets qui la faisaient

chaque jour nous quitter de la sorte. Cette fois-là, peut-être est-ce cette bêtise qu'elle vient de faire, cette maison qu'elle vient d'acheter celle de la photographie dont nous n'avions nul besoin et cela quand mon père est déjà très malade, si près de mourir, à quelques mois. Ou peut-être vient-elle d'apprendre qu'elle est malade à son tour de cette maladie dont lui il va mourir? Les dates coïncident. Ce que j'ignore comme elle devait l'ignorer, c'est la nature des évidences qui la traversaient et qui faisaient ce découragement lui apparaître. Etait-ce la mort de mon père déjà présente, ou celle du jour ? La mise en doute de ce mariage ? de ce mari ? de ces enfants ? ou celle plus générale du tout de cet avoir?

22

C'était chaque jour. De cela je suis sûre. Ça devait être brutal. A un moment donné de chaque jour ce désespoir se montrait. Et puis suivait l'im possibilité d'avancer encore, ou le sommeil , ou quelquefois rien, ou quelquefois au contraire les
achats de maisons, les déménagements, ou quelque fois aussi cette humeur-là, seulement cette humeur, cet accablement ou quelquefois, une reine, tout ce qu'on lui demandait, tout ce qu'on lui offrait, cette maison sur le Petit Lac, sans raison aucune,

mon père déjà mourant, ou ce chapeau à bords plats, parce que la petite le voulait tant, ou ces chaussures lamé or idem. Ou rien, ou dormir, mourir.

Je n'avais jamais vu de film avec ces Indiennes qui portent ces mêmes chapeaux à bord plat et des tresses par le devant de leur corps. Ce jour-là j'ai aussi des tresses, je ne les ai pas relevées comme je le fais d'habitude, mais ce ne sont pas les mêmes. J'ai deux longues tresses par le devant de mon corps comme ces femmes du cinéma que je n'ai jamais vues mais ce sont des tresses d'enfant. Depuis que j'ai le chapeau, pour pouvoir le mettre je ne relève plus mes cheveux. Depuis quelque temps je tire fort sur mes cheveux, je les coiffe en

arrière, je voudrais qu'ils soient plats, qu'on les voie moins. Chaque soir je les peigne et je refais mes nattes avant de me coucher comme ma mère m'a appris. Mes cheveux sont lourds, souples, doulou
reux, une masse cuivrée qui m'arrive aux reins. On dit souvent que c'est ce que j'ai de plus beau et moi j'entends que ça signifie que je ne suis pas belle. Ces cheveux remarquables je les ferai couper à vingt-trois

ans à Paris, cinq ans après avoir quitté ma mère. J'ai dit coupez. Il a coupé. Le tout en un seul geste, pour dégrossir le chantier, le ciseau froid a frôlé la peau du cou. C'est tombé par terre. On m'a demandé si je les voulais, qu'on en ferait un paquet. J'ai dit non. Après on n'a plus dit que j'avais de beaux cheveux, je veux dire on ne l'a plus jamais dit à ce point-là, comme avant on me le disait, avant de les couper. Après, on a plutôt dit
elle a un beau regard. Le sourire aussi, pas mal.

Sur le bac, regardez-moi, je les ai encore. Quinze ans et demi. Déjà je suis fardée. Je mets de la crème Tokalon, j'essaye de cacher les taches de rousseur que j'ai sur le haut des joues, sous les yeux. Par
dessus la crème Tokalon je mets de la poudre cou leur chair, marque Houbigan. Cette poudre est à ma mère qui en met pour aller aux soirées de l'Ad

ministration générale. Ce jour-là j'ai aussi du rouge à lèvres rouge sombre comme alors, cerise. Je ne sais pas comment je me le suis procuré, c'est peut être Hélène Lagondle qui l'a volé à sa mère pour moi, je ne sais plus. Je n'ai pas de parfum, chez ma mère c'est l'eau de Cologne et le savon Palmo live.

Sur le bac, à côté du car, il y a une grande limou sine noire avec un chauffeur en livrée de coton blanc. Oui, c'est la grande auto funèbre de mes livres. C'est la Morris Léon-Bollée. La Landa noire de l'ambassade de France à Calcutta n'a pas encore fait son entrée dans la littérature.

Entre les chauffeurs et les maîtres il y a encore des vitres à coulisses. Il y a encore des strapontins. C'est encore grand comme une chambre.

Dans la limousine il y a un homme très élégant qui me regarde. Ce n'est pas un blanc. Il est vêtu à l'européenne, il porte le costume de tussor clair des banquiers de Saigon. Il me regarde. J'ai déjà l'habitude qu'on me regarde. On regarde les blanches aux colonies, et les petites files blanches de douze ans aussi. Depuis trois ans les blancs aussi

me regardent dans les rues et les amis de ma mère me demandent gentiment de venir goûter chez eux à l'heure où leurs femmes jouent au tennis au Club Sportif.

Je pourrais me tromper, croire que je suis belle comme les femmes belles, comme les

femmes regar dées, parce qu'on me regarde vraiment beaucoup. Mais moi je sais que ce n'est pas une question de beauté mais d'autre chose, par exemple, oui, d'autre chose, par exemple d'esprit. Ce que je veux paraître je le parais, belle aussi si c'est ce que l'on veut que je sois, belle, ou jolie, jolie par exemple pour la famille, pour la famille, pas plus, tout ce que l'on veut de moi je peux le devenir. Et le croire. Croire que je suis charmante aussi bien. Dès que je le crois, que cela devienne vrai pour celui qui me voit et qui désire que je sois selon son goût, je le sais aussi. Ainsi, en toute conscience je peux être charmante même si je suis hantée par la mise à mort de mon frère. Pour la mort, une seule com
plice, ma mère. Je dis le mot charmant comme on le disait autour de moi, autour des enfants.

Je suis avertie déjà. Je sais quelque chose. Je sais que ce ne sont pas les vêtements qui font

les femmes plus ou moins belles ni les soins de beauté, ni le prix des onguents, ni la rareté, le prix des atours. Je sais que le problème est ailleurs. Je ne sais pas où il est. Je sais seulement qu'il n'est pas là où les

femmes croient. Je regarde les femmes dans les rues de Saigon, dans les postes de brousse. Il y en a de très belles, de très blanches, elles pren
nent un soin extrême de leur beauté ici, surtout dans les postes de brousse. Elles ne font rien, elles se gardent seulement, elles se gardent pour l'Europe, les amants, les vacances en Italie, les longs congés de six mois tous les trois ans lorsqu'elles pourront enfin parler de ce qui se passe ici, de cette existence coloniale si particulière, du service de ces gens, de ces boys, si parfait, de la végétation, des bals, de ces villas blanches, grandes à s'y perdre, où sont logés les fonctionnaires dans les postes éloignés. Elles attendent. Elles s'habillent pour rien. Elles se regardent. Dans l'ombre de ces villas, elles se re
gardent pour plus tard, elles croient vivre un roman, elles ont déjà les longues penderies pleines de robes à ne savoir qu'en faire, collectionnées comme le temps, la longue suite des jours d'attente. Certaines deviennent folles. Certaines sont plaquées pour une jeune domestique qui se tait. Plaquées. On entend ce mot les atteindre, le bruit qu'il fait,

le bruit de la gifle qu'il donne. Certaines se

tuent. Ce manquement des femmes à elles-mêmes par elles-mêmes opéré m'apparaissait toujours comme une erreur.

Il n'y avait pas à attirer le désir. Il était dans celle qui le provoquait ou il n'existait pas. Il était déjà là dès le premier regard ou bien il n'avait jamais existé. Il était l'intelligence immédiate du rapport de sexualité ou bien il n'était rien. Cela, de même, je l'ai su avant l'experiment.

Seule Hélène Lagonelle échappait à la loi de l'erreur. Attardée dans l'enfance.

Je suis longtemps sans avoir de robes à moi. Mes robes sont des sortes de sacs, elles sont faites dans d'anciennes robes de ma mère qui sont elles-mêmes des sortes de sacs. Mises à part celles que ma mère me fait faire par Dô. C'est la gouvernante qui ne quittera jamais ma mère même lorsqu'elle rentrera en France, même lorsque mon frère ainé essaiera de la violer dans la maison de fonction de Sadec, même lorsqu'elle ne sera plus payée. Dô a été élevée chez les sœurs, elle brode et elle fait des plis, elle coud à la main comme on ne coud plus depuis des siècles, avec des aiguilles fines comme des

cheveux. Comme elle brode, ma mère lui fait

broder des draps. Comme elle fait des plis, ma mère me fait faire des robes à plis, des robes à volants, je les porte comme des sacs, elles sont démodées, toujours enfantines, deux séries de plis sur le devant et col claudine, ou lés sur la jupe, ou volants bordés de biais pour faire « couture ». Je porte ces robes CQmme des sacs avec des ceintures qui les défor ment, alors elles deviennent éternelles.

Quinze ans et demi. Le corps est mince, presque chétif, des seins d'enfant encore, fardée en rose pâle et en rouge. Et puis cette tenue qui pourrait faire qu'on en rie et dont personne ne rit. Je vois bien que tout est là. Tout est là et rien n'est encore joué, je le vois dans les yeux, tout est déjà dans les yeux. Je veux écrire. Déjà je l'ai dit à ma mère : ce que je veux c'est ça, écrire. Pas de réponse la première fois. Et puis elle demande: écrire quoi? Je dis des livres, des romans. Elle dit durement
après l'agrégation de mathématiques tu écriras si tu veux, ça ne me regardera plus. Elle est contre, ce n'est pas méritant, ce n'est pas du travail, c'est une blague - elle me dira plus tard une idée d'enfant.

La petite au chapeau de feutre est dans la

limoneuse du fleuve, seule sur le pont du bac, accoudée au bastingage. Le chapeau d'homme colore de rose toute la scène. C'est la seule couleur. Dans le soleil brumeux du fleuve, le soleil de la chaleur, les rives se sont effacées, le fleuve parait rejoindre l'horizon. Le fleuve coule sourdement, il ne fait aucun bruit, le sang dans le corps. Pas de vent au
dehors de l'eau. Le moteur du bac, le seul bruit de la scène, celui d'un vieux moteur déglingué aux bielles coulées. De temps en temps, par rafales légères, des bruits de voix. Et puis les aboiements des chiens, ils viennent de partout, de derrière la brume, de tous les villages. La petite cannait le passeur depuis qu'elle est enfant. Le passeur lui sourit et il lui demande des nouvelles de Madame la Directrice. Il dit qu'il la voit passer souvent de nuit, qu'elle va souvent à la concession du Cam
bodge. La mère va bien, dit la petite. Autour du bac, le fleuve, il est à ras bord, ses eaux en marche traversent les eaux stagnantes des rizières, elles ne se mélangent pas. Il a ramassé tout ce qu'il a ren
contré depuis le Tonlésap, la forêt cambodgienne. TI emmène tout ce qui vient, des paillotes, des forêts, des

incendies éteints, des oiseaux morts, des chiens morts, des tigres, des buffles, noyés, des hommes noyés, des leurres, des îles de jacinthes

d'eau agglutinées, tout va vers le Pacifique, rien n'a le temps de couler, tout est emporté par la tempête profonde et vertigineuse du courant intérieur, tout reste en suspens à la surface de la force du fleuve.

Je lui ai répondu que ce que je voulais avant toute autre chose c'était écrire, rien d'autre que ça, rien. Jalouse elle est. Pas de réponse, un regard bref aussitôt détourné, le petit haussement d'épaules, inoubliable. Je serai la première à partir. Il faudra attendre encore quelques années pour qu'elle me perde, pour qu'elle perde ceUe-ci, cette enfant-ci. Pour les fils il n'y avait pas de crainte à avoir. Mais celle-ci, un jour, elle le savait, elle partirait, elle arriverait à sortir. Première en fran çais. Le proviseur lui dit votre fille, madame, est première en français. Ma mère ne dit rien, rien, pas contente parce que c'est pas ses fils qui sont les premiers en français, la saleté, ma mère, mon amour, elle demande et en mathématiques? On dit ce n'est pas encore ça, mais ça viendra. Ma mère demande ça viendra quand ? On répond
quand elle le voudra, madame.

Ma mère mon amour son incroyable dégaine avec ses bas de coton reprisés par Dô, sous les tro piques elle croit encore qu'il faut mettre des bas

pour être la dame directrice de l'école, ses robes lamentables, diformes, reprisées par Dô, elle vient encore tout droit de sa ferme picarde peuplée de cousines, ele use tout jusqu'au bout, croit qu'il faut, qu'il faut mériter, ses souliers, ses souliers sont éculés, elle marche de travers, avec un mal de chien, ses cheveux sont tirés et serrés dans un chignon de Chinoise, elle nous fait honte, elle me fait honte dans la rue devant le lycée, quand elle arrive dans sa B.12 devant le lycée tout le monde regarde, elle, elle s'aperçoit de rien, jamais, elle est à enfermer, à battre, à tuer. Elle me regarde, elle dit peut-être que toi tu vas t'en tirer. De jour et de nuit, l'idée fixe. Ce n'est pas qu'il faut arriver à quelque chose, c'est qu'il faut sortir de là où l'on est.

Quand ma mère retrouve l'air, qu'ele sort du désespoir, elle découvre le chapeau d'homme et les lamés or. Elle me demande ce que c'est. Je dis que c'est rien. Elle me regarde, ça lui plah, elle sourit. C'est pas mal elle dit, ça ne te va pas mal. Ça change. Elle ne demande pas si c'est elle qui les a achetés,

elle sait que c'est elle. Elle sait qu'elle en est capable, que certaines fois, ces fois-là que je disais, on lui soutire tout ce qu'on veut, qu'elle ne peut rien contre nous. Je lui dis : c'est pas cher du

tout, ne t'en fais pas. Elle demande où c'était. Je dis que c'était rue Catinat, des soldes soldés. Elle me regarde avec sympathie. Elle doit trouver que c'est un signe réconfortant cette imagination de la petite, d'inventer de s'habiller de cette façon. Non seulement elle admet cette pitrerie, cette inconve nance, elle rangée comme une veuve, vêtue de grisaille comme une défroquée, mais cette incon venance lui plaît.

Le lien avec la misère est là aussi dans le cha peau d'homme car il faudra bien que l'argent arrive dans la maison, d'une façon ou d 'une autre il le fau dra. Autour d'elle c est les déserts, les fils c'est les déserts, ils feront rien, les terres salées aussi, l'ar gent restera perdu, c'est bien hni. Reste cette pe tite-là qui grandit et qui, elle, saura peut-être un jour comment on fait venir l'argent dans cette mai son. C'est pour cette raison, elle ne le sait pas, que la mère permet à son enfant de sortir dans cette tenue d'enfant prostituée. Et c'est pour cela aussi

que l'enfant sait bien y faire déjà, pour détourner l'attention qu'on lui porte à elle vers celle que, elle, elle porte à l'argent. Ça fait sourire la mère.

La mère ne l'empêchera pas de le faire

quand elle 33

cherchera de l'argent. L'enfant dira je lui ai demandé cinq cents piastres pour le retour en France. La mère dira que c'est bien, que c'est ce qu'il faut pour s'installer à Paris, elle dira ça ira avec cinq cents piastres. L'enfant sait que ce qu'elle fait, elle, c'est ce que la mère aurait choisi que fasse son enfant, si elle avait osé, si elle en avait la force, si le mal que faisait la pensée n'était pas là chaque jour, exténuant.

Dans les histoires de mes livres qui se rapportent à mon enfance, je ne sais plus tout à coup ce que j'ai évité de dire, ce que j'ai dit, je crois avoir dit l'amour que l'on portait à notre mère mais je ne sais pas si j'ai dit la haine qu'on lui portait aussi et l'amour qu'on se portait les uns aux autres et la haine aussi, terrible, dans cette histoire commune de ruine et de mort qui était celle de cette famille dans tous les cas, dans celui de l'amour comme dans celui de la haine et qui

échappe encore à tout mon entendement, qui m'est encore inaccessible, cachée au plus profond de ma chair, aveugle comme un nou
veau-né du premier jour. Elle est le lieu au seuil de quoi le silence commence. Ce qui s'y passe c'est justement le silence, ce lent travail pour toute ma vie. Je suis encore là, devant ces enfants possédés, à

la même distance du mystère. Je n'ai jamais écrit, croyant le faire, je n'ai jamais aimé, croyant aimer, je n'ai jamais rien fait qu'attendre devant la porte fermée.

Quand je suis sur le bac du Mékong, ce jour de la limousine noire, la concession du barrage n'a pas encore été abandonnée par ma mère. De temps en temps on fait encore la route, comme avant, la nuit, on y va encore tous les trois, on va y passer quelques jours. On reste là sur la vérandah du bun
galow, face à la montagne du Siam. Et puis on repart. Elle n'a rien à y faire mais elle y revient. Mon petit frère et moi on est près d'elle sur la vérandah face à la forêt. On est trop grands mainte,
nant, on ne se baigne plus dans le rac, on ne va plus chasser la panthère noire dans les marécages des embouchures, on ne va plus

ni dans la forêt ni dans les villages des poivrières. Tout a grandi autour de nous. Il n'y a plus d'enfants ni sur les buffles ni ailleurs. On est atteints d'étrangeté nous aussi et la même lenteur que celle qui a gagné ma mère nous a gagnés nous aussi. On a appris rien, à regarder la forêt, à attendre, à pleurer. Les terres du bas sont définitivement perdues, les domestiques culti vent les parcelles du haut, on leur laisse le paddy, ils

restent là sans salaire, ils profitent des bonnes pail lotes que ma mère a fait construire. Ils nous aiment comme si nous étions des membres de leur famile, ils font comme s'ils gardaient le bungalow et ils le gardent. Rien ne manque à la pauvre vais selle. La toiture pourrie par les pluies continue à disparaître. Mais les meubles sont nettoyés. Et la forme du bungalow est là pure comme un dessin, visible de la route. Les portes sont ouvertes chaque jour pour que le vent passe et sèche le bois. Et fer mées le soir aux chiens errants, aux contrebandiers de la montagne.

Ce n'est donc pas à la cantine de Réam, vous voyez, comme je l'avais écrit, que je rencontre l'homme riche à la limousine noire, c'est après l'abandon de la

concession, deux ou trois ans après, sur le bac, ce jour que je raconte, dans cette lumière de brume et de chaleur.

C'est un an et demi après cette rencontre que ma mère rentre en France avec nous. Elle vendra tous ses meubles. Et puis elle ira une dernière fois au barrage. Elle s'assiéra sur la vérandah face au couchant, on regardera une fois encore vers le Siam, une dernière fois, jamais ensuite, même lorsqu'elle

quittera de nouveau la France, quand elle changera encore d'avis et qu'elle reviendra encore une fois en Indochine pour prendre sa retraite à Saigon, jamais plus elle n'ira devant cette montagne, devant ce ciel jaune et vert au-dessus de cette forêt.

Oui, que je dise, tard déjà dans sa vie, elle a recommencé. Elle a fait une école de langue française, la Nouvelle Ecole française, qui lui permettra de payer une partie de mes études et d'entretenir son fils ainé pendant tout le temps qu'elle a vécu.

Le petit frère est mort en trois jours d'une bronchopneumonie, le cœur n'a pas tenu. C'est à ce moment-là que j'ai quitté ma

mère. C'était pendant l'occupation japonaise. Tout s'est terminé ce jour là. Je ne lui ai plus jamais posé de questions sur notre enfance, sur elle. Elle est morte pour moi de la mort de mon petit frère. De même que mon frère ainé. Je n'ai pas surmonté l'horreur qu'ils m'ont inspirée tout à coup. Ils ne m'importent plus. Je ne sais plus rien d'eux après ce jour. Je ne sais pas encore comment elle a réussi à payer ses dettes aux chettys. Un jour ils ne sont plus venus. Je les vois. Ils sont assis dans le petit salon de Sadec, habillés de pagnes blancs, ils restent là sans un

mot, des mois, des années. On entend ma mère qui pleure et qui les insulte, elle est dans sa chambre, elle ne veut pas en sortir, elle crie qu'on la laisse, ils sont sourds, calmes, souriants, ils restent. Et puis un jour il n'yen a plus. Ils sont morts maintenant, la mère et les deux frères. Pour les souvenirs aussi c'est trop tard. Maintenant je ne les aime plus. Je ne sais plus si je les ai aimés. Je les ai quittés. Je n'ai plus dans ma tête le parfum de sa peau ni dans mes yeux la couleur de ses yeux. Je ne me souviens plus de la voix, sauf parfois de celle de la douceur avec la fatigue du soir. Le rire, je ne l'entends plus, ni le rire, ni les cris. C'est fini, je ne me souviens plus. C'est pourquoi j'en écris si facile d'elle main tenant, si long, si étiré, elle est devenue écriture courante.

Elle a dû rester à Saigon de 1932 à 1949, cette femme. C'est en décembre 1942 que mon petit frère meurt. Elle ne peut plus bouger de nulle part. Elle est encore restée là-bas, près de la tombe elle dit. Et puis elle a fini par rentrer en France. Mon fils avait deux ans quand nous nous sommes revues. C'était trop tard pour se retrouver . Dès le premier regard on l'a compris. Il n'y avait plus rien à retrou ver . Sauf avec le fils aîné c'était fini pour tout le

reste. Elle est allée vivre et mourir dans le Loir-et Cher dans le faux château Louis XIV Elle habitait avec Dô. Elle avait encore peur la nuit. Elle avait acheté un fusiJ. Dô faisait le guet dans les chambres mansardées du dernier étage du château. Elle avait acheté aussi une propriété à son fils aîné près d'Amboise. Il y avait des bois. Il a fait couper les bois. Il est allé jouer l'argent dans un club de bac cara à Paris. Les bois ont été perdus en une nuit. Là où le souvenir ploie tout à coup, où mon frère peut-être me fait venir des larmes, c'est après la perte de l'argent de ces bois. Ce que je sais c'est qu'on le retrouve couché dans son automobile, à Montparnasse, devant la Coupole, qu'il veut mourir. Après, je ne sais plus. Ce qu'elle avait fait, elle, de son château est proprement inimaginable, cela tou jours pour le fils aîné qui ne sait pas, lui, l'enfant de cinquante ans, gagner de l'argent.

Elle achète des couveuses électriques, elle les installe dans le grand salon du bas. Elle a six cents poussins d'un coup, quarante mètres carrés de poussins. Elle s'était trompée dans le maniement des infrarouges, aucun poussin ne réussit à s'alimenter. Les six cents poussins ont le bec qui ne coincide pas, qui ne ferme pas, ils crèvent tous de faim, elle ne recom mencera plus. Je suis venue au château pendant

l'éclosion des poussins, c'était la fête. Ensuite, la puanteur des poussins morts et celle de leur nour riture est telle que je ne peux plus manger dans le château de ma mère sans vomir.

Elle est morte entre Dô et celui qu'elle appelle son enfant dans sa grande chambre du premier étage, celle où elle mettait des moutons à dormir, quatre à six moutons autour de son lit aux périodes de gel, pendant plusieurs hivers, les derniers.

C'est là, dans la dernière maison, celle de la Loire, quand elle en aura terminé avec son va-et vient incessant, à la fin des choses de cette famille, c'est là que je vois clairement la folie pour la première fois. Je vois que ma mère est clairement folle. Je

vois que Dô et mon frère ont toujours eu accès à cette folie. Que moi, non, je ne l'avais jamais encore vue. Que je n'avais jamais vu ma mère dans le cas d'être folle. Elle l'était. De nais
sance. Dans le sang. Elle n'était pas malade de sa folie, elle la vivait comme la santé. Entre Dô et le fils aîné. Personne d'autre qu'eux n'en avait l'enten dement. Elle avait toujours eu beaucoup d'amis, elle gardait les mêmes pendant de longues années et elle s'en était toujours fait de nouveaux, souvent

très jeunes, chez les arrivants des postes de brousse, ou plus tard chez les gens de la Touraine parmi lesquels il y avait des retraités des colonies fran çaises. Elle retenait les gens auprès d'elle, et cela à tout âge, à cause de son intelligence, disaient-ils, si vive, de sa gaîté, de ce naturel incomparable qui jamais ne lassait.

Je ne sais pas qui avait pris la photo du déses poir. Celle de la cour de la maison de Hanoi. Peut être mon père une dernière fois. Dans quelques mois il sera rapatrié en France pour raison de santé. Avant il changera de poste, il sera nommé à Pnom Penh. Il y restera quelques semaines. Il mourra dans moins

d'un an. Ma mère aura refusé de le suivre en France, elle sera restée là où elle était, arrêtée là. A Pnom-Penh. Dans cette résidence admirable qui donne sur le Mékong, l'ancien palais du roi du Cambodge, au milieu de ce parc effrayant, des hectares, où ma mère a peur. La nuit elle nous fait peur. Nous dormons tous les quatre dans un même lit. Elle dit qu'elle a peur de la nuit. C'est dans cette résidence que ma mère apprendra la mort de mon père. Elle l'apprendra avant l'arrivée du télé gramme, dès la veille, à un signe qu'elle était seule à avoir vu et à savoir entendre, à cet oiseau qui en

pleine nuit avait appelé, affolé, perdu dans le bureau de la face nord du palais, celui de mon père. C'est aussi là, à quelques jours de la mort de son mari, en pleine nuit àussi, que ma mère s'est trouvée face à l'image de son père, de son père à elle. Elle allume. Il est là. Il se tient près de la table, debout, dans le grand salon octogonal du palais. Il la re garde. Je me souviens d'un hurlement, d'un appel. Elle nous a réveillés, elle nous a raconté l'histoire, comment il était habillé, dans son costume du dimanche, gris, comment il se tenait, et son regard, droit sur elle. Elle dit je l'ai appelé comme quand j'étais petite. Elle dit je n'ai pas eu peur. Ele a

couru vers l'image disparue. Les deux étaient morts aux dates et aux heures des oiseaux, des images. De là sans doute l'admiration que nous avions pour le savoir de notre mère, en toutes choses, y compris celles de la mort.

L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d'abord. Tout d'abord il lui offre une cigarette. Sa main tremble. Il y a cette diférence de race, il n'est pas blanc, il doit la sur

monter, c'est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu'elle ne fume pas, non m[illegible]ci. Elle ne dit rien d'autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu'il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n'est pas la peine qu'elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande mais d'où venez-vous ? Elle dit qu'elle est la fille de l'institutrice de l'école de files de Sadec. Il réfléchit et puis il dit qu'il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son manque de chance avec cette concession qu'elle aurait achetée au Cambodge, c'est bien ça n'est-ce pas ? Oui c'est ça.

Il répète que c'est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l'est, vous ne vous rendez pas compte, c'est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est ... original... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu'il revient de Paris où il a fait ses études, qu'il habite Sadec lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balus

trades de céramique bleue. Ele lui demande ce qu'il est. Il dit qu'il est chinois, que sa famille vient de la Chiné du Nord, de Fou-Chouen. Voulez vous me permettre de vous ramener chez vous à Saigon ? Elle est d'accord. Il dit au chaufeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l'auto noire.

Chinois. Il est de cette minorité financière d'origine chinoise qui tient tout l'immobilier populaire de la colonie. Il est celui qui passait le Mékong ce jour-là en direction de Saigon.

Elle entre dans l'auto noire. La portière se referme. Une détresse à peine ressentie se produit

tout à coup, une fatigue, la lumière sur le fleuve qui se ternit, mais à peine. Une surdité très légère aussi, un brouillard, partout.

Je ne ferai plus jamais le voyage en car pour indigènes . Dorénavant, j'aurai une limousine pour aller au lycée et me ramener à la pension. Je dtnerai dans les endroits les plus élégants de la ville. Et je serai toujours là à regretter tout ce que je fais, tout ce que je laisse, tout ce que je prends, le bon comme le mauvais, le car, le chauffeur du car avec qui je riais, les vieilles chiqueuses de bétel des

places arrière, les enfants sur les porte-bagages, la famille de Sadec, l'horreur de la famille de Sadec, son silence génial.

Il parlait. Il disait qu'il s'ennuyait de Paris, des adorables Parisiennes, des noces, des bombes, ah là là, de la Coupole, de la Rotonde, moi la Rotonde je préfère, des boltes de nuit, de cette existence « épatante » qu'il avait menée pendant deux ans. Elle écoutait, attentive aux renseignements de son discours qui débouchaient sur la richesse, qui au raient pu donner une indication sur le montant des millions. Il continuait à raconter. Sa mère à lui était morte, il était enfant unique. Seul lui res tait le père détenteur de l'argent. Mais vous

savez ce que c'est, il est rivé à sa pipe d'opium face au fleuve depuis dix ans, il gère sa fortune depuis son lit de camp. Elle dit qu'elle voit.

Il refusera le mariage de son fils avec la petite prostituée blanche du poste de Sadec.

L'image commence bien avant qu'il ait abordé l'enfant blanche près du bastingage, au moment où il est descendu de la limousine noire, quand il a com mencé à s'approcher d'elle, et qu'elle, elle le savait, savait qu'il avait peur.

Dès le premier instant elle sait quelque chose comme ça, à savoir qu'il est à sa merci. Donc que d'autres que lui pourraient être aussi à sa merci si l'occasion se présentait. Elle sait aussi quelque chose d'autre, que dorénavant le temps est sans doute arrivé où elle ne peut plus échapper à cer
taines obligations qu'elle a envers elle-même. Et que de cela la mère ne doit rien apprendre, ni les frères, elle le sait aussi ce jour-là . Dès qu'elle a pénétré dans l'auto noire, elle l'a su, elle est à l'écart de cette famille pour la première fois et pour toujours. Désormais ils ne doivent plus savoir ce qu'il adviendra d'elle. Qu'on la leur prenne, qu'on la leur emporte, qu'on la leur blesse, qu'on la leur

gâche, ils ne doivent plus le savoir. Ni la mère, ni les frères. Ce sera désormais leur sort. C'est déjà à en pleurer dans la limousine noire.

L'enfant maintenant aura à faire avec cet homme là, le premier, celui qui s'est présenté sur le bac.

C'est arrivé très vite ce jour-là, un jeudi. Il est venu tous les jours la chercher au lycée pour la ramener à la pension. Et puis une fois il est venu un jeudi après-midi à la pension. Il l'a emmenée dans l'automobile noire.

C'est à Cholen. C'est à l'opposé des

qui relient la ville chinoise au centre de Saigon, ces grandes voies à l'américaine silonnées par les tramways, les pousse-pousse, les cars. C'est tôt dans l'après-midi. Elle a échappé à la promenade obligatoire des jeunes filles du pensionnat. C'est un compartiment au sud de la ville. L'en droit est moderne, meublé à la va-vite dirait-on, avec des meubles de principe modern style. Il dit je n'ai pas choisi les meubles. Il fait sombre dans le studio, elle ne demande pas qu'il ouvre les per siennes. Elle est sans sentiment très défini, sans haine, sans répugnance non plus, alors est-ce sans doute là déjà du désir. Elle en est ignorante . Elle a

consenti à venir dès qu'il le lui a demandé la veille au soir. Elle est là où il faut qu'elle soit, déplacée là. Elle éprouve une légère peur. Il sem blerait en effet que cela doive correspondre non seulement à ce qu'elle attend, mais à ce qui devrait arriver précisément dans son cas à elle. Elle est très attentive à l'extérieur des choses, à la lumière, au vacarme de la ville dans laquelle la chambre est immergée. Lui, il tremble. Il la regarde tout d'abord comme s'il attendait qu'elle parle, mais elle ne parle pas. Alors il ne bouge pas non plus, il ne la déshabille pas, il dit qu'il l'aime comme un fou, il le dit tout bas. Puis il se tait. Elle ne lui répond

pas. Elle pourrait répondre qu'elle ne l'aime pas. Elle ne dit rien. Tout à coup elle sait, là, à l'ins tant, elle sait qu'il ne la connait pas, qu'il ne la connaitra jamais, qu'il n'a pas les moyens de connaitre tant de perversité. Et de faire tant et tant de détours pour l'attraper, lui il ne pourra jamais. C'est à elle à savoir. Elle sait. A partir de son ignorance à lui, dle sait tout à coup il lui plaisait déjà sur le bac. Il lui plait, la chose ne dépendait que d'elle seule.

Elle lui dit je préférerais que vous ne m'aimiez pas. Même si vous m'aimez je voudrais

que vous fassiez comme d'habitude avec les femmes. Il la regarde comme épouvanté, il demande c'est ce que vous voulez ? Elle dit que oui. Il a commencé à souffrir là, dans la chambre, pour la première fois, il ne ment plus sur ce point. Il lui dit que déjà il sait qu'elle ne l'aimera jamais. Elle le laisse dire. D'abord elle dit qu'elle Ale sait pas. Puis elle le laisse dire.

Il dit qu'il est seul, atrocement seul avec cet amour qu'il a pour elle. Elle lui dit qu'elle aussi elle est seule. Elle ne dit pas avec quoi. Il dit : vous m'avez suivi jusqu'ici comme vous auriez suivi n'importe qui. Elle répond qu'elle ne peut pas

savoir, qu'elle n'a encore jamais suivi personne dans une chambre. Elle lui dit qu'elle ne veut pas qu'il lui parle, que ce qu'elle veut c'est qu'il fasse comme d'habitude il fait avec les femmes qu'il emmène dans sa garçonnière. Elle le supplie de faire de cette façon-là.

Il a arraché la robe, il la jette, il a arraché le petit slip de coton blanc et il la porte ainsi nue jusqu'au lit. Et alors il se tourne de l'autre côté du lit et il pleure. Et elle, lente, patiente, elle le ramène vers elle et elle commence à le déshabiller. Les yeux fermés, elle le fait.

Lentement. Il veut faire des gestes pour l'aider. Elle lui demande de ne pas bouger. Laisse-moi. Elle dit qu'elle veut le faire elle. Elle le fait. Elle le déshabille. Quand elle le lui demande il déplace son corps dans le lit, mais à peine, avec légèreté, comme pour ne pas la réveiller.

La peau est d'une somptueuse douceur. Le corps . Le corps est maigre, sans force, sans muscles, il pourrait avoir été malade, être en convalescence, il est imberbe, sans virilité autre que celle du sexe, il est très faible, il paraît être à la merci d'une insulte, souffrant. Elle ne le regarde pas au visage.

Elle ne le regarde pas. Elle le touche. Elle touche la douceur du sexe, de la peau, elle caresse la couleur dorée, l'inconnue nouveauté. Il gémit, il pleure. Il est dans un amour abominable.

Et pleurant il le fait. D'abord il y a la douleur. Et puis après cette douleur est prise à son tour, elle est changée, lentement arrachée, emportée vers la jouissance, embrassée à elle.

La mer, sans forme, simplement incomparable.

Déjà, sur le bac, avant son heure, l'image aurait participé de cet instant.

L'image de la femme aux bas reprisés a traversé la chambre. Elle apparaît enfin comme l'enfant. Les fils le savaient déjà La fille, pas encore. Ils ne parleront jamais de la mère ensemble, de cette connaissance qu'ils ont et qui les sépare d'elle, de cette connaissance décisive, dernière, celle de l'en fance de la mère.

La mère n'a pas connu la jouissance.

Je ne savais pas que l'on saignait. Il me demande si j 'ai eu mal, je dis non, il dit qu'il en est heureux. Il essuie le sang, il me lave. Je le regarde faire. Insensiblement il revient, il redevient désirable. Je

me demande comment j 'ai eu la force d'aller à l'en contre de l'interdit posé par ma mère. Avec ce calme, cette détermination. Comment je suis arrivée à aller « jusqu'au bout de l'idée ».

Nous nous regardons. Il embrasse mon corps. Il me demande pourquoi je suis venue. Je dis que je devais le faire, que c'en était comme d'une obli gation. C'est la première fois que nous parlons. Je lui parle de l'existence de mes deux frères. Je dis que nous n'avons pas d'argent. Plus rien. Il connaît ce frère aîné, il l'a rencontré dans les fumeries du poste. Je dis que ce frère vole ma mère

pour aller fumer, qu'il vole les domestiques, et que parfois les tenanciers des fumeries viennent réclamer de l'argent à ma mère. Je lui parle des barrages. Je dis que ma mère va mourir, que cela ne peut plus durer. Que la mort très proche de ma mère doit être aussi en corrélation avec ce qui m'est arrivé aujourd'hui.

Je m'aperçois que je le désire.

Il me plaint, je lui dis que non, que je ne suis pas à plaindre, que personne ne l'est, sauf ma mère. Il me dit tu es venue parce que j'ai de l'argent. Je dis que je le désire ainsi avec son argent, que lorsque je l'ai vu il était déjà dans cette auto, dans cet argent, et que je ne peux donc pas savoir ce que j'aurais fait s'il en avait été autrement. Il dit je voudrais

t'emmener, partir avec toi. Je dis que je ne pourrais pas encore quitter ma mère sans en mourir de peine. Il dit que décidément il n'a pas eu de chance avec moi, mais qu'il me donnera quand même de l'argent, de ne pas m'inquiéter. Il s'est allongé de nouveau. De nouveau nous nous taisons.

Le bruit de la ville est très fort, dans le souvenir il est le son d'un film mis trop haut, qui assourdit. Je me souviens bien, la chambre est sombre, on ne parle pas, elle est entourée du vacarme continu de la ville,

embarquée dans la ville, dans le train de la ville. Il n'y a pas de vitres aux fenêtres, il y a des stores et des persiennes. Sur les stores on voit les ombres des gens qui passent dans le soleil des trottoirs. Ces foules sont toujours énormes. Les ombres sont régulièrement striées par les raies des persiennes. Les claquements des sabots de bois cognent la tête, les voix sont stridentes, le chinois est une langue qui se crie comme j'imagine toujours les langues des déserts, c'est une langue incroyable ment étrangère.

C'est la fin du jour dehors, on le sait au bruit des voix et à celui des passages de plus en plus nom breux, de plus en plus mêlés. C'est une ville de plaisir qui bat son plein la nuit. Et la nuit com mence maintenant avec le coucher du soleil.

'2

Le lit est séparé de la ville par ces persiennes à claire-voie, ce store de coton. Aucun matériau dur ne nous sépare des autres gens. Eux, ils ignorent notre existence. Nous, nous percevons quelque chose de la leur, le total de leurs voix, de leurs mouvements, comme une sirène qui lancerait une clameur brisée, triste, sans écho.

Des odeurs de caramel arrivent dans la chambre, celle des cacahuètes grillées, des

soupes chinoises, des viandes rôties, des herbes, du jasmin, c!sf la poussière, de l'encens, du feu de charbon de bois, le feu se transporte ici dans des paniers, il se vend dans les rues, l'odeur de la ville est celle des villages de la brousse, de la forêt.

Je l'ai vu tout à coup dans un peignoir noir. Il était assis, il buvait un whisky, il fumait. Il m'a dit que j 'avais dormi, qu'il avait pris une douche. J'avais à peine senti le sommeil venir. Il a allumé une lampe sur une table basse. C'est un homme qui a des habitudes, je pense à lui tout à coup, il doit venir relativement souvent dans cette chambre, c'est un homme qui doit faire beaucoup l'amour, c'est un homme qui a peur, il doit faire beaucoup l'amour pour lutter contre la peur. Je lui dis que j 'aime l'idée qu'il ait beaucoup de

femmes, celle d'être parmi ces femmes confondue. On se regarde. Il comprend ce que je viens de dire. Le regard altéré tout à coup, faux, pris dans le mal, la mort.

Je lui dis de venir, qu'il doit recommencer à me prendre. Il vient. Il sent bon la cigarette anglaise, le parfum cher, il sent le miel, à force sa peau a pris l'odeur de la soie, celle fruitée du tussor de soie, celle de l'or, il est désirable. Je lui dis ce désir de lui. Il me dit

d'attendre encore. Il me parle, il dit qu'il a su tout de suite, dès la traversée du fleuve, que je serais ainsi après mon premier amant, que j 'aimerais l'amour, il dit qu'il sait déjà que lui je le tromperai et aussi que je tromperai tous les hommes avec qui je serai. Il dit que quant à lui il a été l instrument de son propre malheur. Je suis heureuse de tout ce qu'il m'annonce et je le lui dis. Il devient brutal, son sentiment est désespéré , il se jette sur moi, il mange les seins d'enfant, il crie, il insulte. Je ferme les yeux sur le plaisir très fort. Je pense il a l'habitude, c'est ce qu'il fait dans la vie, l'amour, seulement ça. Les mains sont expertes, merveilleuses, parfaites . J'ai beaucoup de chance , c'est clair, c'est comme un métier qu'il aurait, sans le savoir il aurait le savoir exact de ce qu'il faut faire, de ce qu'il faut dire. Il me traite

de putain, de dégueulasse, il me dit que je suis son seul amour, et c'est ça qu'il doit dire et c'est ça qu'on dit quand on laisse le dire se faire, quand on laisse le corps faire et chercher et trouver et prendre ce qu'il veut, et là tout est bon, il n'y a pas de déchet, les déchets sont recouverts, tout va dans le torrent, dans la force du désir.

Le bruit de la ville est si proche, si près,

qu'on entend son frottement contre le bois des persiennes. On entend comme s'ils traversaient la chambre. Je caresse son corps dans ce bruit, ce passage. La mer, l'immensité qui se regroupe, s'éloigne, revient.

Je lui avais demandé de le faire encore et encore. De me faire ça. Il l'avait fait. Il l'avait fait dans l'onctuosité du sang. Et cela en effet avait été à mourir. Et cela a été à en mourir.

Il a allumé une cigarette et il me l'a donnée . Et tout bas contre ma bouche il m'a parlé. Je lui ai parlé moi aussi tout bas.

Parce qu'il ne sait pas pour lui, je le dis pour lui, à sa place, parce qu'il ne sait pas qu'il porte en lui une élégance cardinale, je le dis pour lui.

C'est le soir qui vient maintenant. Il me dit

je me souviendrais toute ma vie de cet après-midi, même lorsque j 'aurais oublié jusqu'à son visage, son nom. Je demande si je me souviendrais de la maison. Il me dit regarde-la bien. Je la regarde. Je dis que c'est comme partout. Il me dit que c'est ça, oui, comme toujours.

Je revois encore le visage, et je me souviens du nom. Je vois encore les murs blanchis, le store de toile qui donne sur la fournaise, l'autre porte en arcade qui mène à l'autre chambre et à un jardin à ciel ouvert - les plantes sont mortes de chaleur - entouré de balustrades bleues comme la grande villa de Sadec étagée de terrasses qui donne sur le Mékong.

C'est un lieu de détresse, naufragé. Il me de mande de lui dire à quoi je pense. Je dis que je pense à ma mère, qu'elle me tuera si elle apprend la vérité . Je vois qu'il fait un effort et puis il le dit, il dit qu'il comprend ce que veut dire ma mère, il dit ce déshonneur. Il dit que lui ne pourrait pas en supporter l'idée dans le cas du mariage. Je le regarde. Il me regarde à son tour, il s'excuse avec fierté. Il dit je suis un Chinois. On se sourit. Je lui demande si c'est habituel d'être triste comme nous le sommes. Il dit que c'est parce qu'on a fait

l'amour pendant le jour, au moment de la culmi nance de la chaleur. Il dit que c'est toujours terrible après. Il sourit. Il dit que l'on s'aime ou que l'on ne s'aime pas, c'est toujours terrible. Il dit que cela passera avec la nuit, aussitôt qu'elle arrivera. Je lui dis que ce n'est pas seulement parce que c'était pen dant le jour, qu'il se trompe, que je suis dans

une tristesse que j 'attendais et qui ne vient que de moi. Que toujours j 'ai été triste. Que je vois cette tris tesse aussi sur les photos où je suis toute petite. Qu'aujourd'hui cette tristesse, tout en la reconnais sant comme étant celle que j 'ai toujours eue, je pourrais presque lui donner mon nom tellement elle me ressemble. Aujourd'hui je lui dis que c'est un bien-être cette tristesse, celui d'être enfin tombée dans un malheur que ma mère m'annonce depuis toujours quand elle hurle dans le désert de sa vie. Je lui dis je ne comprends pas très bien ce qu'elle dit mais je sais que cette chambre est ce que j 'attendais. Je parle sans attendre de réponse. Je lui dis que ma mère crie ce qu'elle croit comme les envoyés de Dieu. Elle crie qu'il ne faut rien attendre, jamais, ni d'une quelconque personne, ni d'un quelconque Etat, ni d'un quelconque Di!fU. Il me regarde parler, il ne me quitte pas des yeux, il regarde ma bouche quand je parle, je suis nue, il

me caresse, il n'écoute peut-être pas, je ne sais pas. Je dis que je ne fais pas du malheur dans lequel je me trouve une question personnelle. Je lui raconte comme c'était simplement si difficile de manger, de s'habiller, de vivre en somme, rien qu'avec le salaire de ma mère. J'ai de plus en plus de mal à parler. n dit

comment faisiez-vous ? Je lui dis qu'on était dehors, que la misère avait fait s'écrouler les murs de la famille et qu'on s'était tous retrouvés en dehors de la maison, à faire chacun ce qu'on vou
lait faire. Dévergondés on était. C'est comme ça que je suis ici avec toi. Il est sur moi, il s 'engouffre encore. Nous restons ainsi, cloués, à gémir dans la clameur - de la ville encore extérieure. Nous l'enten
dons encore. Et puis nous ne l'entendons plus.

Les baisers sur le corps font pleurer. On dirait qu'ils consolent. Dans la famille je ne pleure pas. Ce jour-là dans cette chambre les larmes consolent du passé et de l'avenir aussi. Je lui dis que de ma mère une fois je me séparerai, que même pour ma mère une fois je n'aurai plus d'amour. Je pleure. Il met sa tête sur moi et il pleure de me voir pleurer. Je lui dis que dans mon enfance le malheur de ma mère a occupé le lieu du rêve. Que le rêve c'était ma mère et jamais les arbres de Noël, tou

jours elle seulement, qu'elle soit la mère écorchée vive de la misère ou qu'elle soit celle dans tous ses états qui parle dans le désert, qu'elle soit celle qui cherche la nourriture ou celle qui interminable

ment raconte ce qui est arrivé à elle, Marie Legrand de Roubaix, elle parle de son innocence, de ses économies, de son espoir.

A travers les persiennes le soir est arrivé . Le vacarme a augmenté. Il est plus éclatant, moins sourd. Les lampadaires aux ampoules rougeoyantes se sont allumés.

Nous sommes sortis de la garçonnière. J'ai remis le chapeau d'homme au ruban noir, les souliers d'or, le rouge sombre des lèvres, la robe de soie. J'ai vieilli. Je le sais tout à coup. Il le voit, il dit tu es fatiguée.

Sur le trottoir, la cohue, elle va dans tous les sens, lente ou vive, elle se fraye des passages, elle est galeuse comme les chiens abandonnés, elle est aveugle comme les mendiants, c'est une foule de la Chine, je la revois encore dans les images de la prospérité de maintenant, dans la façon qu'ils ont de marcher ensemble sans jamais d'impatience, de se trouver dans les cohues comme seuls, sans bon
heur dirait-on, sans tristesse, sans curiosité,

marchant sans avoir l'air d'aller, sans intention d'aller, mais seulement d'avancer ici plutôt que là, seuls et dans la foule, jamais seuls encore par eux mêmes, toujours seuls

dans la foule.

Nous allons dans un de ces restaurants chinois à étages, ils occupent des immeubles entiers, ils sont grands comme des grands magasins, des ca sernes, ils sont ouverts sur la ville par des balcons, des terrasses. Le bruit qui vient de ces immeubles est inconcevable en Europe, c'est celui des com mandes hurlées par les serveurs et de même re prises et hurlées par les cuisines. Personne ne parle dans ces restaurants. Sur les terrasses il y a des orchestres chinois. Nous allons à l'étage le plus calme, celui des Européens, les menus sont les mêmes mais on crie moins. Il y a des ventilateurs et de lourdes tentures contre le bruit.

Je lui demande de me dire comment son père est riche, de quelle façon. Il dit que parler d'argent l'ennuie, mais que si j'y tiens il veut bien me dire ce qu'il sait de la fortune de son père. Tout a commencé à Cholen, avec les compartiments pour indigènes. Il en a fait construire trois cents. Plu
sieurs rues lui appartiennent. Il parle le français avec un accent parisien légèrement forcé, il parle de l'argent avec une désinvolture sincère. Le père

a.vait des immeubles qu'il a vendus pour acheter des terrains à bâtir au sud de Cholen.

Des rizières ont été vendues aussi, croit-il, à Sadec. Je lui pose des questions sur les épidémies. Je dis que j'ai vu des rues entières de compartiments interdites, du soir au lendemain, portes et fenêtres clouées, pour cause d'épidémie de peste. Il me dit qu'il y en a moins ici, que les dératisations sont beaucoup plus nombreuses que dans la brousse. Tout à coup il me fait un roman sur les compartiments. Leur coût est beaucoup moins élevé que celui des immeubles ou des demeures individuelles et ils répondent beaucoup mieux aux besoins des quartiers populaires que les habitations séparées. La population ici aime bien être ensemble, surtout cette population pauvre, elle vient de la campagne et elle aime bien vivre aussi dehors, dans la rue. Et il ne faut pas détruire les habitudes de pauvres. Son père vient justement de faire toute une série de compartiments à galeries couvertes qui donnent sur la rue. Ça fait les rues très claires, très avenantes. Les gens passent leur journées dans ces galeries extérieures. Ils y dorment aussi quand il fait très chaud. Je lui dis que moi aussi j'aurais bien aimé habiter dans une galerie extérieure, que quand j'étais enfant cela m'appa raissait comme un idéal, être dehors pour dormir.

J'ai mal tout à coup. C'est à peine, c'est très léger. C'est le battement du cœur déplacé là, dans la plaie vive et fraîche qu'il m'a faite, lui, celui qui me parle, celui qui a fait la jouissance de l'après-midi. Je n'entends plus ce qu'il dit, je n'écoute plus. Il le voit, il se tait. Je lui dis de parler encore. Il le fait. J'écoute à nouveau. Il dit qu'il pense beaucoup à Paris . Il trouve que je suis très différente des Parisiennes , beaucoup moins gentille. Je lui dis que cette affaire de compartiments ça ne doit pas être si rentable que ça. Il ne me répond plus.

Pendant tout le temps de notre histoire, pendant un an et demi nous parlerons de cette façon, nous ne parlerons jamais de nous . Dès les premiers jours, nous savons qu'un avenir commun n'est pas envi sageable, alors nous ne parlerons jamais de l'avenir, nous tiendrons des propos comme journalistiques , et a contrario, et d'égale teneur.

Je lui dis que son séjour en France lui a été fatal. Il en convient. Il dit qu'il a tout acheté à Paris, ses femmes, ses connaissances, ses idées. Il a douze ans de plus que moi et cela lui fait peur. J'écoute comme il parle, comme il se trompe, comme il m'aime aussi, dans une sorte de théâtralité à la fois convenue et sincère.

Je lui dis que je vais le présenter à ma famille, il veut fuir et je ris .

Il ne peut exprimer ses sentiments qu'à travers la

parodie. Je découvre qu'il n'a pas la force de m'aimer contre son père, de me prendre, de m'emmener. Il pleure souvent parce qu'il ne trouve pas la force d'aimer au-delà de la peur. Son héroïsme c'est moi, sa servilité c'est l'argent de son père.

Quand je parle de mes frères il tombe déjà dans cette peur, il est comme démasqué. Il croit que tout le monde autour de moi attend sa demande en mariage. Il sait qu'il est déjà perdu aux yeux de ma famille, que pour elle il ne peut que se perdre encore davantage et me perdre moi en conséquence.

Il dit qu'il est allé faire une école commerciale à Paris, il dit enfin la vérité, qu'il n'a rien fait et que son père lui a coupé les vivres, qu'il lui a envoyé son billet de retour, qu'il a été obligé de quitter la France. Ce retour, c'est sa tragédie. Il n'a pas fini cette école commerciale. Il dit qu'il compte la finir ici avec des cours par correspondance.

Les rencontres avec la famille ont commencé avec les grands repas à Cholen. Quand ma mère et

mes frères viennent à Saigon, je lui dis qu'il faut les inviter dans les grands restaurants chinois qu'ils ne connaissent pas, là où ils ne sont jamais allés.

Ces soirées se passent toutes de la même façon.

Mes frères dévorent et ne lui adressent jamais la parole. Ils ne le regardent pas non plus . Ils ne peu vent pas le regarder . Ils ne pourraient pas le faire. S'ils pouvaient faire ça, l'effort de le voir, ils se raient capables par ailleurs de faire des études, de se plier aux règles élémentaires de la vie en société. Pendant ces repas seule ma mère parle, elle parle très peu, les premiers temps surtout, elle .fait qud ques phrases sur les plats qu'on apporte, sur leur prix exorbitant, et puis elle se tait. Lui, les deux premières fois, il se jette à l'eau, il essaye d'aborder le récit de ses exploits à Paris , mais en vain. C'est comme s 'il n'avait pas parlé, comme si on n'avait pas entendu. Sa tentative sombre dans le silence. Mes frères continuent à dévorer. Ils dévorent comme je n'ai jamais vu dévorer personne nulle part.

Il paye. Il compte l'argent. Il le pose dans la soucoupe. Tout le monde regarde. La première fois, je me souviens , il aligne soixante-dix-sept piastres . Ma mère est au bord du fou rire. On se lève pour partir . Pas de merci, de personne. On ne dit jamais

merci pour le bon dtner, ni bonjour ni au revoir ni comment ça va, on ne se dit jamais rien. Mes frères ne lui adresseront jamais la parole. C'est comme s'il n'était pas visible pour eux, comme s'il n'était pas assez dense pour être perçu, vu, entendu par eux. Cela parce qu'il est à mes pieds, qu'il est posé en principe que je

ne l'aime pas, que je suis avec lui pour l'argent, que je ne peux pas l'aimer, que c'est impossible, qu'il pourrait tout supporter de moi sans être jamais au bout de cet amour.

Cela, parce que c'est un Chinois, que ce n'est pas un blanc. La façon qu'a ce frère atné de se taire et d'ignorer l'existence de mon amant pro cède d'une telle conviction qu'elle en est exem plaire Nous prenons tous modèle sur le frère aîné face à cet amant. Moi non plus, devant eux, je ne lui parle pas . En présence de ma famile, je dois ne jamais lui adresser la parole. Sauf, oui, quand je lui fais passer un message de leur part. Par exemple après le dtner, quand mes frères me disent qu'ils veulent aller boire et danser à la Source, c'est moi qui lui dis qu'on veut aller à la Source pour boire et danser D'abord il fait comme s'il n'avait pas entendu. Et moi, je ne dois pas, dans la logique de mon frère aîné, je ne dois pas répéter ce que je viens de dire, réitérer ma demande, si je le faisais

ce serait la faute, je condescendrais à sa plainte. Il finit par m répondre. A voix basse, qui se voudrait intime, il dit qu'il aimerait bien être seul avec moi pendant un moment. Il le dit pour mettre fin au supplice. Alors, je dois l'entendre encore mal, comme une traîtrise de plus, comme si par là il

voulait accuser le coup, dénoncer la conduite de mon frère ainé à son égard, donc je ne dois toujours pas lui répondre. Lui, il continue encore, il me dit, il ose votre mère est fatiguée, regardez-la . Notre mère en effet sombre de sommeil après les d1ners fabuleux des Chinois de Cholen. Je ne réponds pas davantage. C'est alors que j 'entends la voix de mon frère aîné, il dit une phrase très courte, cinglante, définitive. Ma mère disait de lui des trois, c'est lui qui parle le mieux. Sa phrase dite, mon frère attend. Tout s'arrête ; je reconnais la peur de mon amant, c'est celle de mon petit frère. Il ne résiste plus. On va à la Source. Ma mère aussi va à la Source, elle va dormir à la Source.

En présence de mon frère aîné il cesse d'être mon amant. Il ne cesse pas d'exister mais il ne m'est plus rien. Il devient un endroit brûlé. Mon désir obéit à mon frère ainé, il rejette mon amant. Chaque fois qu'ils sont ensemble vus par moi je

crois ne plus jamais pouvoir en supporter la vue. Mon amant est nié dans justement son corps faible, dans cette faiblesse qui me transporte de jouissance. Il devient devant mon frère un scandale inavouable, une raison d'avoir honte qu'il faut cacher. Je ne peux pas lutter contre ces ordres muets de mon frère. Je le

peux quand il s'agit de mon petit frère. Quand il s 'agit de mon amant je ne peux rien contre moi-même. D'en parler maintenant me fait retrouver l'hypocrisie du visage, de l'air distrait de quelqu'un qui regarde ailleurs, qui a autre chose à penser mais qui néanmoins, dans les mâchoires légèrement serrées on le voit, est exaspéré et souffre d'avoir à supporter ça, cette indignité, pour seule ment manger bien, dans un restaurant cher, ce qui devrait être bien naturel. Autour du souvenir la clarté livide de la nuit du chasseur. Ça fait un son strident d'alerte, de cri d'enfant.

A la Source non plus, personne ne lui parle. On commande tous des Martel Perrier. Mes frères boivent le leur tout de suite et ils en com mandent un deuxième. Ma mère et moi on leur donne le nôtre. Mes frères sont très vite saouls . Ils ne lui parlent toujours pas pour autant, mais ils tom bent dans la récrimination. Le petit frère surtout. Il

se plaint que l'endroit soit triste et qu'il n'y ait pas d'entraîneuses. Il y a très peu de monde en semaine à la Source. Avec lui, mon petit frère, je danse. Avec mon amant aussi je danse. Je ne danse jamais avec mon frère aîné, je n'ai jamais dansé avec lui. Tou
jours empêchée par l'appréhension troublante d'un danger, celui de cet attrait maléfique qu'il exerce sur tous, cel" ,. du

rapprochement de nos corps.

Nous nous ressemblons à un point très frappant, surtout le visage.

Le Chinois de Cholen me parle, il est au bord des larmes, il dit qu'est-ce que je leur ai fait. Je lui dis qu'il ne faut pas qu'il s'inquiète, que c'est toujours ainsi, entre nous aussi, dans toutes les circonstances de la vie.

Je lui expliquerai lorsque nous nous retrouverons à la garçonnière. Je lui dis que cette violence de mon frère aîné, froide, insultante, elle accompagne tout ce qui nous arrive, tout ce qui vient à nous. Son premier mouvement c'est de tuer, de rayer de la vie, de disposer de la vie, de mépriser, de chasser, de faire souffrir. Je lui dis de ne pas avoir peur. Qu'il ne risque rien, lui. Parce que la seule personne que craint le frère aîné, devant qui curieusement il s'intimide, c'est moi.

Jamais bonjour, bonsoir, bonne année. Jamais merci. Jamais parler. Jamais besoin de parler. Tout reste, muet, loin. C'est une famille en pierre, pétri fiée dans une épaisseur sans accès aucun. Chaque jour nous essayons de nous tuer, de tuer. Non seulement on ne se parle pas mais on ne se regarde pas. Du moment qu'on est vu, on ne peut pas regar der. Regarder

c'est avoir un mouvement de curiosité vers, envers, c'est déchoir. Aucune personne regardée ne vaut le regard sur elle. Il est toujours déshonorant. Le mot conversation est banni. Je crois que c'est celui qui dit ici le mieux la honte et l'orgueil. Toute communauté, qu'elle soit familiale ou autre, nous est haïssable, dégradante. Nous sommes en semble dans une honte de principe d'avoir à vivre la vie. C'est là que nous sommes au plus profond de notre histoire commune, celle d'être tous les trois des enfants de cette personne de bonne foi, notre mère, que la société a assassinée. Nous sommes du côté de cette société qui a réduit ma mère au désespoir. A cause de ce qu'on a fait à notre mère si aimable, si confiante, nous haissons la vie, nous nous haïssons .

Notre mère ne prévoyait pas ce que nous

devenus à partir du spectacle de son désespoir, je parle surtout des garçons , des fils . Mais , l'eût-elle prévu, comment aurait-elle pu taire ce qui était devenu son histoire même ? faire mentir son visage, son regard, sa voix ? son amour ? Elle aurait pu mourir. Se supprimer . Disperser la communauté invivable. Faire que rainé soit tout à fait séparé des deux plus jeunes . Elle ne l'a pas fait. Elle a été imprudente, elle a été inconséquente, irrespon sable.

Elle était tout cela. Elle a vécu. Nous l'avons aimée tous les trois au-delà de l'amour . A cause de cela même qu'elle n'aurait pas pu, qu'elle ne pouvait pas se taire, cacher, mentir, si différents que nous ayons été tous les trois, nous l'avons aimée de la même façon.

Ça a été long. Ça a duré sept ans . Ça a com mencé nous avions dix ans . Et puis nous avons eu douze ans . Et puis treize ans . Et puis qua torze ans, quinze ans . Et puis seize ans, dix-sept ans .

Ça a duré tout cet âge, sept ans . Et puis enfin l'espoir a été renoncé. Il a été abandonné. Abandon nées aussi les tentatives contre l'océan. A l'ombre de la vérandah nous regardons la montagne de Siam, très sombre dans le plein soleil, presque

noire. La mère est enfin calme, murée. Nous sommes des enfants héroïques, désespérés.

Le petit frère est mort en décembre 1 942 sous l'occupation japonaise. J'avais quitté Saigon après mon deuxième baccalauréat en 1 931. Il m'a écrit une seule fois en dix ans . Sans que je sache jamais pourquoi. La lettre était convenue, recopiée, sans fautes, calligraphiée. Il me disait qu'ils allaient bien, que l'école marchait. C'était une longue lettre de deux pages pleines . J'ai reconnu son écriture d'en fant. Il me disait aussi qu'il avait un appartement, une auto, il disait la marque. Qu'il avait repris le

tennis. Qu'il était bien, que tout était bien. Qu'il m'embrassait comme il m'aimait, très fort. Il ne parlait pas de la guerre ni de notre frère aîné.

Je parle souvent de mes frères comme d'un en semble, comme elle le faisait elle, notre mère. Je dis mes frères, elle aussi au-dehors de la famile elle disait mes fils . Elle a toujours parlé de la force de ses fils de façon insultante. Pour le dehors, elle ne détaillait pas , elle ne disait pas que le fils aîné était beaucoup plus fort que le second, elle disait qu'il était aussi fort que ses frères, les culti vateurs du Nord. Elle était fière de la force de ses

fils comme elle l'était, l'avait été de celle de ses frères . Comme son fils aîné elle dédaignait les faibles. De mon amant de Cholen elle disait comme le frère atné. Je n'écris pas ces mots . C'étaient des mots qui avaient trait aux charognes que l'on trouve dans les déserts. Je dis mes frères, parce que c'était ainsi que je disais moi aussi. C'est après que j 'ai dit autrement, quand le petit frère a grandi et qu'il est devenu martyr .

Non seulement aucune fête n'est célébrée dans notre famille, pas d'arbre de Noël, aucun mouchoir brodé, aucune fleur jamais. Mais aucun mort non plus, aucune sépulture, aucune mémoire. Elle seule. Le frère aîné restera un assassin. Le petit frère mourra de ce frère. Moi je suis partie, je me suis

arrachée. Jusqu'à sa mort le frère aîné l'a eue pour lui seul.

A cette époque-là, de Cholen, de l'image, de l'amant, ma mère a un sursaut de folie. Elle ne sait rien de ce qui est arrivé à Cholen. Mais je vois qu'elle m'observe, qu'elle se doute de quelque chose. Elle connat! sa file, cette enfant, il flotte autour de cette enfant, depuis quelque temps, un air d'étran geté, une réserve, dirait-on, récente, qui retient

l'attention, sa parole est plus lente encore que d'ha bitude, et elle si curieuse de tout elle est distraite, son regard a changé, elle est devenue spectatrice de sa mère même, du malheur de sa mère, on dirait qu'elle assiste à son événement. L'épouvante sou daine dans la vie de ma mère. Sa fille court le plus grand danger, celui de ne jamais se marier, de ne jamais s'établir dans la société, d'être démunie devant celle-ci, perdue, solitaire. Dans des crises ma mère se jette sur moi, elle m'enferme dans la chambre, elle me bat à coups de poing, elle me gifle, elle me déshabille, elle s'approche de moi, elle sent mon corps, mon linge, elle dit qu'elle trouve le parfum de l'homme chinois, elle va plus avant, elle regarde s'il y a des taches suspectes sur le linge et elle hurle, la ville à l'entendre, que sa file est une prostituée, qu'elle va la jeter dehors, qu'elle désire la voir crever et que personne ne voudra plus d'elle,

qu'elle est déshonorée, une chienne vaut davantage. Et elle pleure en demandant ce qu'elle peut faire avec ça, sinon la sortir de la maison pour qu'elle n'empuantisse plus les lieux.

Derrière les murs de la chambre fermée, le frère. Le frère répond à la mère, il lui dit qu'elle a raison de battre l'enfant, sa voix est feutrée, intime, caressante, il lui dit qu'îl leur faut savoir la vérité,

à n'importe quel prix, il leur faut la savoir pour empêcher que cette petite fille ne se perde, pour empêcher que la mère en soit désespérée. La mère frappe de toutes ses forces . Le petit frère crie à la mère de la laisser tranquille. Il va dans le jardin, il se cache, il a peur que je sois tuée, il a peur, il a toujours peur de cet inconnu, notte frère aîné. La peur du petit frère calme ma mère. Elle pleure sur le désastre de sa vie, de son enfant déshonorée Je pleure avec elle. Je mens Je jure sur ma vie que rien ne m'est arrivé, rien même pas un baiser. Comment veux-tu, je dis, avec un Chinois, com ment veux-tu que je fasse ça avec un Chinois, si laid, si malingre ? Je sais que le frère aîné est rivé à la porte, il écoute, il sait ce que fait ma mère, il sait que la petite est nue, et frappée, il voudrait que ça dure encore et encore jusqu'au danger. Ma mère n 'ignore pas ce dessein de mon frère aîné, obscur, terrifiant.

Nous sommes encore très petits. Régulièrement

des batailles éclatent entre mes frères, sans prétexte apparent, sauf celui classique du frère aîné, qui dit au petit sors de là, tu gênes. Aussitôt dit il frappe. Ils se battent sans un mot, on entend seulement leurs souffles, leurs plaintes, le bruit sourd des

coups. Ma mère comme en toutes circonstances accompagne la scène d'un opéra de cris. Ils sont doués de la même faculté de colère, de ces colères noires, meurtrières, qu'on n'a jamais vues ailleurs que chez les frères, les sœurs, les mères. Le frère atné souffre de ne pas faire libre ment le mal, de ne pas régenter le mal, pas seulement ici mais partout ailleurs. Le petit frère d'as sister impuissant à cette horreur, cette disposition de son frère atné.

Quand ils se battaient on avait une peur égale de la mort pour l'un et pour l'autre ; la mère disait qu'ils s'étaient toujours battus, qu'ils n'avaient jamais joué ensemble, jamais parlé ensemble. Que la seule chose qu'ils avaient en commun c'était elle leur mère et surtout cette petite sœur, rien d'autre que le sang.

Je crois que du seul enfant aîné ma mère disait : mon enfant. Elle l'appelait quelquefois de cette façon. Des deux autres elle disait les plus jeunes.

De tout cela nous ne disions rien à l'extérieur,

nous avions d'abord appris à nous taire sur le principal de notre vie, la misère. Et puis sur tout le reste aussi. Les premiers confidents, le mot parait démesuré, ce sont nos amants, nos rencontres en dehors des postes, dans les rues de Saigon d'abord

et puis dans les paquebots de ligne, les trains, et puis partout.

Ma mère, ça la prend tout à coup, vers la fin de l'après-midi, surtout à la saison sèche, elle fait laver la maison de fond en comble, pour nettoyer elle dit, pour assainir, rafraîchir. La maison est bâtie sur un terre-plein qui l'isole du jardin, des serpents, des scorpions, des fourmis rouges, des inondations du Mékong, de celles qui suivent les grandes tornades de la mousson. Cette élévation de la maison sur le sol permet de la laver à grands seaux d'eau, à la baigner tout entière comme un jardin. Toutes les chaises sont sur les tables, toute la maison ruisselle, le piano du petit salon a les pieds dans l'eau. L'eau descend par les perrons, envahit le préau vers les cuisines. Les petits boys sont très heureux, on est ensemble avec les petits boys, on s'asperge, et puis on savonne le sol avec du savon de Marseille. Tout le monde est pieds nus, la mère aussi. La mère rit. La mère n'a

rien à dire contre rien. La maison tout entière embaume, elle a l'odeur délicieuse de la terre mouillée après l'orage, c'est une odeur qui rend fou de joie surtout quand elle est mélangée à l'autre odeur, celle du savon de Marseille, celle de la pu reté, de l'honnêteté, celle du linge, celle de la blan

cheur, celle de notre mère, de l'immensité de la candeur de notre mère. L'eau descend jusque dans les allées. Les familles des boys viennent, les visi teurs des boys aussi, les enfants blancs des maisons voisines. La mère est très heureuse de ce désordre, la mère peut être très très heureuse quelquefois, le temps d'oublier, celui de laver la maison peut convenir pour le bonheur de la mère. La mère va dans le salon, elle se met au piano, elle joue les seuls airs qu'elle connaisse par cœur, qu'elle a appris à l'Ecole normale. Elle chante. Quelquefois elle joue, elle rit. Elle se lève et elle danse tout en chantant. Et chacun pense et elle aussi la mère que l'on peut être heureux dans cette maison défigurée qui devient soudain un étang, un champ au bord d'une rivière, un gué, une plage.

Ce sont les deux plus jeunes enfants, la petite file et le petit frère, qui les premiers se souvien nent. Ils s'arrêtent de rire tout à coup et ils vont dans le jardin où le soir vient.

Je me souviens, à l'instant même où j 'écris, que notre frère ainé n'était pas à Vinhlong quand on lavait la maison à grande eau. Il était chez notre tuteur, un prêtre de vilage, dans le Lot-et-Garonne. A lui aussi il arrivait de rire parfois mais jamais

autant qu'à nous. J'oublie tout, j 'oublie de dire ça, qu'on était des enfants rieurs, mon petit frère et moi, rieurs à perdre le souffle, la vie.

Je vois la guerre sous les mêmes couleurs que mon enfance. Je confonds le temps de la guerre avec le règne de mon frère aîné. C'est aussi sans doute parce que c'est pendant la guerre que mon petit frère est mort le cœur, comme j'ai dit déjà, qui avait cédé, laissé. Le frère aîné, je crois bien ne l'avoir jamais vu pendant la guerre. Déjà il ne m'importait plus de savoir s'il était vivant ou mort. Je vois la guerre comme lui était, partout se répandre, partout pénétrer, voler, emprisonner, par tout être là, à tout mélangée, mêlée, présente dans le corps, dans la pensée, dans la veille, dans le sommeil, tout le temps, en proie à la passion saoulante d'occuper le territoire adorable du corps de l'enfant, du corps des moins forts, des peuples vaincus, cela parce que le mal est là, aux portes, contre la peau.

Nous retournons à la garçonnière. Nous sommes des amants. Nous ne pouvons pas nous arrêter d'aimer.

Parfois je ne rentre pas à la pension, je dors

près de lui. Je ne veux pas dormir dans ses bras, dans sa chaleur, mais je dors dans la même chambre, dans le même lit. Quelquefois je manque le lycée. Nous allons manger dans la ville la nuit. Il me douche, il me lave, il me rince, il adore, il me farde et il m'habille, il m'adore. Je suis la préférée de sa vie. Il vit dans l'épouvante que je rencontre un autre homme. Moi je n'ai peur de rien de pareil jamais. Il éprouve une autre peur aussi, non parce que je suis blanche mais parce que je suis si jeune, si jeune qu'il pourrait aller en prison si on découvrait notre histoire. Il me dit de continuer à mentir à ma mère et surtout à mon frère aîné, de ne rien dire à personne. Je continue à mentir. Je ris de sa peur. Je lui dis qu'on est beaucoup trop pauvres pour que la mère puisse encore intenter un procès, que d'ailleurs tous les procès qu'elle a intentés elle les a perdus, ceux contre le cadastre, ceux contre les administrateurs, contre les gouverneurs, contre la loi, elle ne sait pas les faire, garder son calme, attendre, attendre encore, elle ne peut pas, elle crie et elle gâche ses chances. Celui-là ce serait pareil, pas la peine d'avoir peur.

Marie-Claude Carpenter . Elle était américaine, elle était, je crois me souvenir, de Boston. Les yeux

étaient très clairs, gris-bleus. 1943. Marie-Claude Carpenter était blonde. Elle était à peine fanée. Plutôt belle je crois. Avec un sourire un peu bref qui se fermait très vite, disparaissait dans un éclair. Avec une voix qui tout à coup me revient, basse, un peu discordante dans les aigus. Elle avait quarante-cinq ans, l'âge déjà, l'âge même. Elle habitait le seizième, près de l'Alma. L'appartement faisait le dernier et vaste étage d'un immeuble qui donnerait sur la Seine. On allait cUner chez elle en hiver. Ou déjeuner, en été . Les repas étaient commandés chez les meilleurs traiteurs de Paris. Toujours décents, presque, mais à peine, insuffisants. On ne l'a jamais vue que chez elle, jamais au-dehors. Il y avait là, quelquefois, un mallarméen. Il y avait souvent aussi un ou deux ou trois littérateurs, ils venaient une fois et on ne les revoyait plus. Je n'ai jamais su où elle les trouvait, où elle avait fait leur connaissance ni pourquoi elle les invitait. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun d'entre eux ni jamais lu ni entendu parler de leurs œuvres. Les repas duraient peu de temps . On parlait beaucoup de la guerre, c 'était Stalingrad, c'était à la fin

de l'hiver 42 . Marie-Claude Carpenter écoutait beau
coup, elle s'informait beaucoup, elle parlait peu, souvent elle s'étonnait que tant d'événements lui

échappent, elle riait. Très vite à la fin des repas elle s'excusait de devoir partir aussi rapidement mais elle avait à faire, disait-elle. Elle ne disait jamais quoi. Quand on était en nombre sufisant on restait là une heure ou deux après son départ. Elle nous disait restez autant que vous voudrez. En son absence personne ne parlait d'elle. Je crois d'ailleurs que personne n'en aurait été capable parce que personne ne la connaissait. On partait, on rentrait avec toujours ce sentiment d'avoir tra versé une sorte de cauchemar blanc, de revenir d'avoir passé quelques heures chez des inconnus, en présence d'invités qui étaient dans le même cas, et également inconnus, d'avoir vécu un moment sans lendemain aucun, sans aucune motivation ni hu maine ni autre. C'en était comme d'avoir traversé une troisième frontière, d'avoir fait un voyage en train, d'avoir attendu dans les salles d'attente de médecins , dans des hôtels, des aéroports. En été on déjeunait sur une grande terrasse qui regardait la Seine et on prenait le café dans

le jarin qui occu
pait tout le toit de rimmeuble. Il y avait une pis cine. Personne ne se baignait . On regardait Paris. Les avenues vides, le fleuve, les rues. Dans les rues vides, les catalpas en fleurs. Marie-Claude Carpen ter. Je la regardais beaucoup, presque tout le temps,

elle en était gênée mais je ne pouvais pas m'empê cher. Je la regardais pour trouver, trouver qui c'était, Marie-Claude Carpenter. Pourquoi elle était là plutôt qu'ailleurs, pourquoi elle était aussi de si loin, de Boston, pourquoi elle était riche, pourquoi à ce point on ne savait rien d'elle, personne, rien, pourquoi ces réceptions comme forcées, pourquoi , pourquoi dans ses yeux, très loin dedans, au fond de la vue, cette particule de mort, pourquoi ? Marie Claude Carpenter . Pourquoi toutes ses robes avaient en commun un je ne sais quoi qui échappait, qui faisait que elles n'étaient pas tout à fait les siennes, qu'elles auraient recouvert pareilement un autre corps. Des robes neutres, strictes, très claires, blanches comme l'été au cœur de l'hiver.

Betty Fernandez . Le souvenir des hommes ne se produit jamais dans cet éclairement illuminant qui accompagne celui des femmes. Betty Fernandez. Etrangère elle aussi. Aussitôt le

nom prononcé, la voici, elle marche dans une rue de Paris, elle est myope, elle voit très peu, elle plisse les yeux pour reconnaître tout à fait, elle vous salue d'une main légère. Bonjour vous allez bien ? Morte depuis longtemps maintenant. Depuis trente ans peut-être. Je me souviens de la grâce, c'est trop tard mainte

nant pour que je l'oublie, rien n'en atteint encore la perfection, rien n'en atteindra jamais la perfection, ni les circonstances, ni l'époque, ni le froid, ni la faim, ni la défaite allemande, ni la mise en pleine lumière du Crime. Elle passe toujours la rue par dessus l'Histoire de ces choses-là, si terribles soient elles. Ici aussi les yeux sont clairs. La robe rose est ancienne, et poussiéreuse la capeline noire dans le soleil de la rue. Elle est mince, haute, dessinée à l'encre de Chine, une gravure . Les gens s 'arrêtent et regardent émerveillés l'élégance de cette étran gère qui passe sans voir. Souveraine. On ne sait jamais d'emblée d'où elle vient. Et puis on se dit qu'elle ne peut venir que d'ailleurs, que de là. Elle est belle, belle de cette incidence. Elle est vêtue des vieilles nippes de l'Europe, du reste des brocarts, des vieux tailleurs démodés , des vieux rideaux, des vieux fonds, des vieux morceaux, des vieilles loques de haute couture, des vieux renards mités, des vieilles loutres , sa beauté est ainsi, déchirée, frileuse, sanglotante, et d'exil, rien ne lui va, tout est trop grand pour elle,

et c'est beau, elle flotte, trop mince, elle ne tient dans rien, et cependant c'est beau. Elle est ainsi faite, dans la tête et dans le corps, que chaque chose qui la touche participe aussitôt, indéfectiblement, de cette beauté .

83

Elle recevait, Betty Fernandez, elle avait un « jour ». On y est allés quelquefois. Il y avait là, une fois, Drieu la Rochelle. Soufrait d'orgueil visi blement, parlait peu pour ne pas condescendre, d 'une voix doublée, dans une langue comme tra duite, malaisée. Peut-être y avait-il là Brasillach aussi mais je ne me souviens pas, je le regrette beaucoup. Il n'y avait jamais Sartre. Il y avait des poètes de Montparnasse mais je ne sais plus aucun nom, plus rien. Il n'y avait pas d'Alemands. On ne parlait pas de politique. On parlait de la litté rature. Ramon Fernandez parlait de Balzac. On l'aurait écouté jusqu'à la fin des nuits. Il parlait avec un savoir presque tout à fait oublié dont il devait ne rester que presque rien de tout à fait vérifiable. Il donnait peu d'informations, plutôt des avis. Il parlait de Balzac comme il l'eût fait de lui-même, comme s'il eût essayé une fois d'être lui aussi cela, Balzac. Ramon Fernandez avait une civilité sublime jusque dans le savoir, une façon à la fois essentielle et transparente de se servir de la connaissance sans jamais en faire ressentir l'obli gation, le poids. C'était

quelqu'un de sincère. C'était toujours une fête de le rencontrer dans la rue, au café, il était heureux de vous voir, et c'était vrai, il vous saluait dans le plaisir. Bonjour vous allez